

LE CYCLE DES BARDES

une émission de Charles LE QUINTREC

réalisée avec le concours de Jean MARKALE

avec les voix de :

~~Jean LAUGIER~~
~~Melle X~~
~~XXX~~

Roland Alexandre
Jacqueline Morane
Louis Arbessier
Jean Laugier
Ariane Muratore
Jean MARKALE
Yvonne FARVEL

Préface musicale.

- Un poète français du Moyen-Age, Jean Bodel, disait qu'il n'y avait pour tout homme cultivé que trois matières, de France, de Bretagne et de Rome la Grande.

- Cette affirmation, pour être simpliste, n'en est pas moins vraie. Il y a eu, dans la formation de la civilisation française, trois apports essentiels, celui des peuples méditerranéens, celui des Francs, c'est à dire des peuples germaniques, et enfin, l'apport que tout le monde connaît mais dont personne ne parle : l'héritage des peuples celtiques qui ont formé le fond de la population française.

- Nos ancêtres les Gaulois... Phrase fameuse entre toutes. Malheureusement, si nous voulons établir des rapports entre la culture des anciens Gaulois et notre culture moderne, nous ne pourrions guère aller très loin. Aucun manuscrit ne nous a laissé de traces d'une littérature gauloise. On sait que la littérature des Celtes était orale et, il a fallu attendre la christianisation pour que soient couchés par écrit les poèmes et les épopées de ces peuples. Or, la Gaule a été romanisée très tôt et la culture celtique s'est mélangée très vite à celle des envahisseurs.

- On doit donc rechercher ailleurs, c'est à dire chez les Celtes insulaires, les Bretons de l'île de Bretagne et les Gaëls d'Irlande qui ont conservé dans leurs manuscrits des éléments sans doute fragmentaires mais précieux de leur ancienne civilisation. Il est ainsi possible d'établir entre ces lointains documents et les œuvres des Romantiques, voire des Surréalistes, les grandes lignes d'une tradition.

- En Irlande, les plus anciennes légendes nous relatent que les

dieux et les héros s'exprimaient par le chant. Lorsque les premiers Gaëls mirent le pied sur le sol de l'Ile d'Erin, après de tumultueuses navigations à travers le monde, leur premier souci fut de chanter. Le Livre des Conquêtes a conservé le texte de l'un de ces chants, une invocation attribuée à Amergein, poète et juge suprême :

- J'invoque la terre d'Irlande,
mer brillante, brillante;
montagne fertile, fertile,
bois vallonné,
rivière abondante, abondante en eau,
lac poissonneux, poissonneux...

- Mais cette terre paradisiaque, refuge des exilés qu'étaient les Gaëls, allait bientôt devenir une terre de combats, de souffrance et de mort, tant il est vrai que chaque fois que les hommes abordent un nouveau rivage, leurs querelles, leurs préoccupations ~~se ré-~~^{suivent} ~~vennent~~ et se déchaînent. Les légendes d'Irlande sont une longue suite de combats, de meurtres et de malheurs, comme en témoigne cette prophétie attribuée à Morrigane, fille d'Ernmas, dont le nom, analogue à celui de la fée Morgane, signifie : Reine des Cauchemars,
fille de Meurtre :

- Non, je ne verrai pas un monde plaisant,
je verrai des étés sans fleurs,
des vaches sans lait,
des femmes sans pudeur,
des hommes sans courage,
des arbres sans fruits
et la mer désolée.
Ce sera le temps du malheur
où le fils trompera son père,
où la fille trompera sa mère...

- Et la prophétie se réalise. Dans des luttes sans merci, mais non sans gloire, les anciens Dieux de l'Irlande doivent s'incliner devant les Dieux des nouveaux venus. Et parmi les Gaëls, les dissensions se font jour.

- L'épopée intitulée "la Razzia des Boeufs de Cuanlgé" nous ra-

conte comment eut lieu une guerre impitoyable entre le Connaught, l'un des territoires de l'Irlande dont les chefs étaient Ailill et Medbh, et les quatre autres pays de l'île, en vue de s'approprier un taureau fameux, le Brun de Cuanlgé, animal fabuleux et qui symbolise peut-être la Science Suprême :

- Un des triomphes du Brun de Cuanlgé, consistait à couvrir chaque jour cinquante genisses, qui, le lendemain, donnaient le jour à des veaux. Celles qui ne pouvaient les mettre bas se déchiraient en éclatant autour du veau qu'elles portaient, car elles n'étaient pas de force à supporter la saillie du Brun de Cuanlgé. Un autre de ses triomphes consistait en ce que cent guerriers étaient protégés par son ombre contre le chaleur, par son abri contre le froid. Un autre des triomphes du Brun de Cuanlgé, était que ni génie à visage pâle, ni génie à visage de bouc, ni fée de vallée n'osait approcher du canton habité par lui. Un autre des triomphes du Brun de Cuanlgé, était le mugissement effroyable que tous les soirs, il faisait entendre en approchant de son enclos...

- C'est tout un monde étrange que nous présente cette époque, un monde où se côtoient les héros, les hommes et les dieux, où les descriptions sont les plus extravagantes et les digressions d'ordre philosophique les plus fournies. Ailill et Medbh avancent à la tête de l'armée de Connaught et sont près de remporter la victoire, car les guerriers de l'armée adverse ont été frappés par un enchantement magique. Seul le héros Cúchulainn s'oppose à eux. Mais le héros vaut bien une armée :

- Ses cheveux avaient trois teintes, bruns en bas, rouges comme sang au milieu, jaunes au sommet. Il avait sur la tête cent cordons de perles d'escarboucles. On voyait sur chacune de ses joues quatre taches. Ses deux yeux avaient l'éclat de sept pierres précieuses. On comptait sept doigts à chacun de ses deux pieds, sept doigts à chacune de ses deux mains.

- Cúchulainn combat tour à tour les plus fameux guerriers de Connaught et les tue tous. Ailill et Medbh cherchent à lui opposer un champion de première force, Ferdiaich qui fut son condisciple et qui, pensent-ils, sera de taille à lutter contre le héros invaincu. Hélas, Cúchulainn tue Ferdiaich, mais aussitôt, chez l'impitoyable

guerrier se produit un grand changement et il pleure son ancien camarade en un nouveau chant de mort :

- O Ferdéadh, la trahison t'a vaincu...
Combien triste est notre rencontre dernière.
Tu es mort et moi je vis.
Longue et triste sera notre séparation.
Chère m'est la rougeur de tes traits,
chers me sont ces traits aimables et parfaits,
cher m'est ton oeil bleu, si pur, si beau,
chers pour moi, ton esprit et ta parole...
Triste est ta broche d'or,
ô belliqueux Ferdéadh,
toi qui donnais de bons et puissants coups,
toi dont la main fut victorieuse.
Ta grande et blonde chevelure
était bouclée et te faisait bel ornement,
ta ceinture qui semblait de feuillage
enveloppa tes flancs jusqu'à ta mort.
Ma main en te terrassant
fit mauvaise chose, je le sais,
ce ne fut pas un beau combat.
Triste est la broche d'or de Ferdéadh....
Triste matinée de ce jour de mars
où fut trappé le fils de Dáeth.
Hélas il est tombé, l'ami,
à qui pour breuvage, j'ai donné du sang rouge...
O Ferdéadh, triste est notre rencontre,
je te vois à la fois rouge et très pâle,
je ne puis me servir de mon arme avant qu'elle ne soit lavée,
toi, tu es couché sur un lit sanglant...

PHRASE MUSICALE

- Ce respect des morts, cette émotion dans le sentiment de la mort, nous les retrouvons au Pays de Galles, où les cousins des Gauls, les Bretons, s'étaient installés, fuyant les invasions saxonnes. Le poète Llywarch-Hen qui vécut au VI^e siècle nous a laissé des chants de mort qui comptent parmi les plus beaux poèmes celtiques connus. Dans le Chant de mort de Kyndylan, il pleure la perte de son maître, Kyndylan, fils de Kyndrowen, chef du nord-est du pays de Galles :

- Debout, filles ! et voyez :
La cité de Pengwern est en flammes...
Malheur à votre ardente jeunesse !
Une grande tristesse étreint mon cœur
quand je songe que des planches noires pressent la chair
de Kyndylan, le chef aux cent arades.

Le hall de Kyndylan est sombre cette nuit,
sans feu, sans lit,
dans la tristesse silencieuse de ses pleurs.
Le hall de Kynaylan est triste cette nuit,
sur les hauteurs d'Hydwyth,
sans maître, sans société, sans fête.
Le hall de Kyndylan ne fait mal à voir,
sans feu, sans assemblée.
Mon maître est mort et moi je vis.
Le hall de Kyndylan est triste cette nuit,
après avoir abrité
tant de guerriers féroces.
Le hall de Kyndylan à tout instant
redouble mon chagrin
depuis que s'est éteint son foyer tumultueux...

L'aigle d'Eli élève son cri.
Il est humide du sang des hommes,
du sang du cœur du blanc Kyndylan.
L'aigle d'Eli pousse des cris aigus cette nuit.
Il nage dans le sang des hommes,
il est dans la forêt, ô navrante douleur !
L'aigle d'Eli erre dans la forêt.
Dès l'aurore il sera rassasié
des victimes de ses ruses.

L'aigle de Pengwern au bec gris
pousse ses cris les plus aigus perçants,
avide de la chair de celui que j'aimais.
L'aigle de Pengwern au bec gris
~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~
pousse ses gémissements les plus perçants,
avide de la chair de Kyndylan.
L'aigle de Pengwern au bec gris
pousse ses cris les plus aigus,
avide de la chair de celui que j'aime...

- Mais Llywarch-Hen n'est pas seulement un poète de la mort bien
que ce sentiment domine chez ce romantique avant la lettre. Il
connaît le monde et les misères et se réfugie volontiers dans
la contemplation de la nature. De plus Llywarch se lamente conti-
nuellement sur ses malheurs et en particulier sur sa vieillesse :

- Avant de porter des béquilles j'étais éloquent dans les festins
J'étais honoré, et ce n'est pas étonnant,
car les hommes d'Argoed m'assisteront toujours.
O ma béquille, n'est-ce pas l'automne ?
La fougère est rouge et le roseau est jaune.
N'ai-je pas haï ce que j'aimais...
O ma béquille, n'est-ce pas l'hiver ?
Les hommes discourent après boire
et le bord de ma couche est délaissé.

O ma béquille, n'est-ce pas le printemps ?
 Les coucous volent dans l'air, l'écume de mer brille.
 Je ne suis plus aime de la jeune fille.
 O ma béquille, le rameau dont tu es faite
 doit supporter un vieillard bien morose,
 Llywarch le grand bavard...
 Le vent murmure, la cime des bois est blanche,
 le cerf est léger, la montagne est desséchée,
 débile est le vieillard qui marche avec peine.
 Rien ne m'est favorable, ni sommeil, ni bonheur,
 depuis la mort de mes fils.
 Je suis farouche, vieux et décrépi.
 Quel triste destin fut réservé à Llywarch
 la nuit où il fut conçu,
 longues peines et lourd fardeau...

PHRASE MUSICALE

- Cependant la poésie celtique ne se borne pas aux choses de la vie matérielle. Bien au contraire, jamais peuple n'a tant pensé à l'au-delà, mais à un de ces au-delà étranges, où vivent des êtres féériques. En Irlande, les anciens dieux et les fées habitent dans des tumulus qu'on appelle des tertres aux fées. Ils ont de fréquents rapports avec les humains. D'autres vivent dans des îles lointaines, peut-être en cette Tour de Verre, inaccessible à tout mortel, en cette île d'Avallon ou d'Emain :

- Voici une branche du pommier d'Emain
 que je t'apporte, semblable aux autres.
 Elle a des rameaux d'argent blanc
 et des sourcils de cristal avec des fleurs.
 C'est en une île lointaine,
 tout autour brillent les chevaux de mer
 dans leur course avec l'écume des vagues.
 Quatre piliers supportent cette île,
 des piliers de bronze la supportent,
 brillant à travers des siècles de beauté,
 jolie terre à travers les siècles du monde
 où maintes fleurs jaillissent.
 Parmi les fleurs est un vieil arbre
 où les oiseaux chantent les heures...
 Emain, étonnante en face de la mer,
 qu'elle soit proche, qu'elle soit lointaine,
 où sont ces milliers de femmes étranges
 que la mer claire entoure.

ANONYME IRLANDAIS

- Ces descriptions ont de quoi tenter les pauvres mortels. Et ceux-ci ne se privent pas d'errer interminablement sur la mer,

comme Bran, Maëlduin ou Saint-Brendan, à la recherche de ces îles fortunées. Ce sont aussi de véritables expéditions guerrières qui se contentent pour aller arracher à l'au-delà, les secrets de la vie et de la mort en même temps que les richesses matérielles.

- Un poème irlandais attribué à Cúchulainn relate une de ces expéditions, destinée à s'emparer du fameux Chaudron de Science et de Renaissance, première forme de ce qui deviendra en France, chez les poètes du Moyen-Age, le Saint-Graal, coupe d'émeraude contenant le sang du Christ. Au Pays de Galles, un poème attribué au barde Taliesin, contemporain de Llywarch-Hen, raconte une histoire semblable dont les héros est le fameux roi Arthur des Romans de la Table Ronde:

- Ne suis-je pas promis à la gloire par mes chants ?
A Kaer Pedryfan, la cité quadrangulaire,
ce fut la première parole exprimée du Chaudron.
Il est doucement chauffé par l'haleine de neuf filles.
N'est-ce pas le Chaudron du maître de l'Abîme ?

quand nous allâmes avec Arthur en ces nobles entreprises,
sauf sept, personne ne revint de Kaer Pedwid, la citadelle
des hommes parfaits.

Ne suis-je pas promis à la gloire par mes chants ?
A Kaer Ferdryfan, en l'île à la puissante Porte,
où le crépuscule et le jet de nuit se confondent,
un breuvage, un vin brillant, était porté devant le cortège.
Trois fois plein le navire Pritwen, nous allâmes sur la mer,
sauf sept, personne ne revint de Kaer Rigor, la citadelle
des assemblées royales...

- Le barde Taliesin est un énigmatique personnage qui appartient autant à l'histoire qu'à la légende. On a dit à juste titre que ses prétentions étaient les plus extravagantes qu'il soit donné de rencontrer. Il semble que Taliesin ait été un des derniers adeptes de la religion druidique ; son œuvre, ou l'œuvre qu'on lui attribue reflète ces antiques traditions mêlées aux doctrines chrétiennes.

- Taliesin raconte qu'il est né plusieurs fois, ce qui est normal chez les Celtes, ceux-ci croyant à la réincarnation. Il prétend, dans ses poèmes, avoir été enchanté par ce fameux Chaudron de Science, propriété de la déesse Keridwen, et avoir obtenu ainsi, tout à fait involontairement, les plus hautes connaissances. Keridwen se vengea, le pourchassa et après une série de métamorphoses, réussit à l'avaler sous forme d'un grain de blé. Mais elle devint grosse et le mit de nouveau au monde :

- Je suis un barde de la nature
et mon pays d'origine est la région des étoiles d'été.
Jean le Prophète m'appelait l'Homme de la mer,
mais les rois de l'Avenir
~~me~~ me nommeront Taliesin...
J'ai porté la bannière devant Alexandre,
je sais le nom des étoiles,
du nord et du levant.
J'ai été doué de génie
par le Chaudron de Keridwen.
J'ai été barde avec ma harpe
auprès du roi de Danemark.
Il n'y a pas de merveille au monde
que je ne puisse révéler.
Neuf mois pleins j'ai été
dans le sein de Keridwen.
Je fus Gwyon le Petit, autrefois,
et désormais je suis Taliesin...

- S'appuyant sur cette connaissance parfaite du passé et du futur, Taliesin se livre aux plus folles audaces poétiques qui semblent bien proches de celles de la poésie moderne :

- J'ai été goutte de pluie dans les airs,
j'ai été la plus profonde des étoiles,
j'ai été mot parmi les lettres,
j'ai été livre dans l'origine,
j'ai été lumière de la lampe,
j'ai été courant marin, j'ai été aigle,
j'ai été bateau de pêcheur sur la mer,
j'ai été eau, j'ai été écume,
j'ai été éponge dans le feu,
j'ai été arbre au bois mystérieux...
Quand je vins à la vie,
mon créateur me forma
par le fruit des fruits,
par le fruit du dieu primordial,
par les primeuses et les fleurs de la colline,
par les fleurs des arbres et des buissons

par la terre et sa course terrestre,
j'ai été formé xxxxxxxxxx
par les fleurs de l'ortie,
par l'eau du neuvième flot...
J'ai joué dans la nuit,
j'ai dormi dans l'aurore...
Sur les hauteurs de la montagne,
j'ai vu le serpent tacheté,
j'ai été vipère dans le lac...
Longs et blancs sont les doigts,
il y a longtemps que j'étais pasteur,
j'ai erré longtemps sur la terre
avant d'être habile dans les sciences.
J'ai erré, j'ai marché,
j'ai dormi dans cent îles,
je me suis agité dans cent villes...

- Après de Taliésin, le barde-magicien, se dresse le visage d'un autre poète, le barde Myrddin, qui, par suite de confusions, est devenu Merlin l'Enchanteur, le conseiller d'Arthur, et l'amant de la fée Viviane, le prisonnier de la Citadelle d'air en quelque hallier de la forêt de Brocéliande, non loin de la fontaine de Barenton. En réalité, le barde Myrddin devint fou après une bataille et s'enfuit dans la forêt, à l'abri du monde. Là, il composait des chants prophétiques et des invocations à la nature :

- Ecoute, petit pourceau, j'ai peine à dormir
tant les chagrins m'agitent.
Pendant 10 et 40 ans j'ai tant souffert
que maintenant la joie ne fait mal.
Ecoute, petit pourceau, la montagne n'est-elle pas verte ?
Mon manteau est mince, pour moi plus de repos.
Pâle est mon visage. Gwendydd ne vient plus le voir.
Quand les hommes de Brynych lâcheront leurs armes sur la côte,
les Bretons seront vainqueurs et le jour sera glorieux.
Ecoute, petit pourceau, ce n'est pas mon dessein
d'écouter les oiseaux d'eau xxx dont les cris sont aigus.
Les cheveux sont rares, mon vêtement n'est pas chaud.
Le vallon est mon grenier, mais je n'ai pas de blé.
Ma récolte de l'été est bien maigre.
Depuis la bataille d'Arderyd, plus rien ne me touche,
même si le ciel tombait et si la mer débordait...

- Et les légendes évoluent. Les anciens Dieux des Bretons disparaissent pour laisser la place à de nouveaux héros, les chevaliers de la Table Ronde.

- Ce n'est cependant qu'une substitution de noms, car sous l'apparence d'Arthur, nous allons retrouver le roi d'Irlande Eochaid

Airéainn, sorte de dieu-laboureur. Sous les traits de Gwenhwyfar, c'est à dire Guénièvre, nous reconnaissons Etain la femme d'Eochaid qui fut ravie par Midier, dieu des sorts, lequel Midier s'appelle Medrawd chez les Gallois et Morarea, neveu d'Arthur, en France. Lancelot du Lac, Lleu-leuwg le Gaël dans les épopées galloises, n'est autre que Lug Lamfada, Lug aux Longues mains, dieu solaire des Irlandais, le dieu à la roue des Gaulois. Corbénic, le château du Graal, veut dire la même chose que Kaer Pedryfan, la citadelle aux quatre côtés, et Pellès, le Roi Pêcheur, gardien du Graal, est un autre visage de Pwyll Penn Annwn, maître de l'Abîme et gardien du Chaudron sacré.

- D'autres personnages demeurent, comme Tristan, Yseut, le roi Marke, comme le mystérieux Owein, fils d'Uryen, qui est Yvain le chevalier au lion de Chrétien de Troyes. Owein est le type même de l'homme évolué, de l'homme qui possède la science après l'avoir conquise dans des épreuves pénibles comme celles de la fontaine de Barenton, cette fontaine magique qu'on peut voir encore de nos jours dans la forêt de Paimpont et qu'un conte gallois nous décrit ainsi :

- Au milieu tu verras un grand arbre... Sous l'arbre est une fontaine et sur le bord de la fontaine une dalle de marbre, et sur la dalle un bassin d'argent attaché à une chaîne d'argent. Prends le bassin et jettes-en plein d'eau sur la dalle. Aussitôt tu entendras un grand coup de tonnerre. Il te semblera que le ciel et la terre tremblent. Au bruit succèdera une onde très froide. Après l'onde viendra une volée d'oiseaux qui descendront sur l'arbre. Jamais tu n'entendis en ton pays une musique comparable à leur chant...

Et le cycle des Légendes tourne. Les Bretons vaincus se réfugient au pays de Galles et en Armorique. Ils attendent le retour d'Arthur qui reviendra de l'Île d'Avallion où la fée Morgane, sa sœur, l'a emmené. Des prophètes comme Merlin ont annoncé son r

tour.

- Pendant ce temps, les Gaëls, en Irlande, évoquent eux aussi d'autres héros. Voici Finn, sorte de dieu-chasseur, et son fils Ossian ou Oisín dont le nom signifie le Faon. Finn et Oisín accomplissent les mêmes prouesses qu'Arthur et ses chevaliers.

2

- Finn qui a épousé une jeune femme, Grainné, voit celle-ci s'enfuir avec le beau Diarmaid et poursuit les agants par monts et par vaux. A l'abri, dans une forêt, comme Tristan et Yseut, Diarmaid et Grainné se reposent et la jeune femme chante une douce berceuse :

- Dors un petit peu et ne crains rien,
homme à qui j'ai donné mon amour,
Diarmaid, fils d'O'Duibhné....
Dors en paix fils d'O'Duibhné,
noble Diarmaid,
je veillerai sur ton sommeil...
Le cerf, à l'est, ne dort pas,
il ne cesse de brâmer.
La biche ne dort pas.
Elle gémit pour son petit tacheté,
elle court dans les broussailles,
elle ne dort pas dans sa tanière.
Cette nuit le coq de bruyère
ne sort pas dans les landes battues par les vents.
Sur la colline son cri est doux et clair,
près des ruisseaux il ne dort pas.
Dors un petit peu et ne crains rien,
homme à qui j'ai donné mon amour,
Diarmaid fils d'O'Duibhné...

- Cette poésie aux accents rudes, cette poésie de la nature proche de l'homme, va disparaître bientôt enfouie dans la poussière de quelques bibliothèques. Les siècles passent...

- Un jour, un systématique de génie, l'écossais Macpherson, trouve quelques bribes de ces poèmes et constituera une grande œuvre qu'il attribuera à Ossian, en faisant de ce personnage très mythique, un barde du III^e siècle. Hélas, cette œuvre est aujourd'hui illisible, tant son style est ampoulé, tant l'esprit primitif est trahi :

- Il est nuit,
je suis seule sur la colline
et les nuées d'orage s'annoncellent.
J'entends gronder les vents
dans les flancs de la montagne,
le torrent gonflé par la pluie
rugit le long du rocher.
Je ne vois point d'asile qui puisse m'offrir un abri.
Hélas! je suis seule et délaissée...
Lève-toi, lune flambeau des nuits !
sors du sein des montagnes !
Blanches étoiles, parsemez les voiles des cieux !
quelque lumière bienfaisante
ne me guidera-telle pas vers les lieux
où est mon bien-aimé ?
Peut-être se repose-t-il en quelque lieu solitaire,
des fatigues de la chasse,
son arc détendu à ses côtés,
et ses chiens haletants autour de lui...

- On nous permettra sans doute de préférer la puissance d'évocation des anciens bardes, qu'ils soient irlandais ou gallois. Néanmoins, Macpherson a droit à notre reconnaissance, car il a lancé dans une Europe qui cherchait sa voie, cette pseudo-poésie tumultueuse des Celtes. Par de là les siècles, le romantisme allait s'en nourrir et le souffle antique des bardes allait entraîner Chateaubriand dans ses tourbillons.

PHRASE MUSICALE

- Quand on parle de Chateaubriand, on pense aussitôt au grand prosateur du Génie du Christianisme et des Mémoires d'Outre-Tombe. On retrouve les secrètes cadences de sa phrase, de sa période, on en admire et la coulée et le mouvement majestueux. Personne plus que Chateaubriand n'a marqué la prose française. Personne ne lui a donné pareille noblesse, pareil pouvoir de chant. Chateaubriand parle haut, même dans la description, dans la narration la plus quotidienne.

- Comment se fait-il donc, qu'un écrivain aussi sûr de sa voix et de sa plume ait été un poète aussi médiocre ?

- Dans l'avertissement placé à la tête du premier volume de ses oeuvres complètes, Chateaubriand dit :

- J'ai longtemps fait des vers avant de descendre à la prose.

- Non, Chateaubriand n'est pas descendu à la prose, au contraire! Dans sa prose il y a une poésie, et de "hauts enthousiasmes"; Dans sa poésie, seulement de la versification et de la préciosité.

- Les grands poètes, affirme Chateaubriand, ont été souvent de grands écrivains en prose...mais les bons écrivains en prose ont été presque toujours de méchants poètes.

- C'est surtout vrai en ce qui le concerne. Il ne se faisait d'ailleurs guère d'illusions sur la valeur de ses poèmes. Il les cache, même à ses intimes, il ne les publie qu'au terme d'une longue et glorieuse carrière, encore fait-il un choix. Il avoue :

- Si j'avais tout voulu imprimer, le public n'en aurait pas été quitte à moins de deux ou trois gros volumes. Je faisais des vers au collège et j'ai continué d'en faire toute ma vie. Je ne suis gardé de les montrer aux gens. Les Muses ont été pour moi des divinités de famille, des lares que je n'adorais qu'à mes foyers.

- Est-ce là pudeur de poète ? Je ne le pense pas. Si Chateaubriand cache ses poèmes, s'il les garde jalousement dans ses tiroirs, c'est qu'il n'en est pas satisfait. Il sent bien qu'ils n'ajouteront rien à sa gloire.

- Et cependant mes yeux demandaient ce rivage;
Et cependant d'ennui, de chagrin dévoré
Au milieu des palais, d'hommes froids entourés,
Je regrettais partout mes amis de village.
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours
Vous n'allez voir encore, ô verdoyantes plaines
Ainsi nonchalamment auprès de vos fontaines
(Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours.
Fleuves de ces vallons, là, suivant tes détours
J'irai seul et content gravir ce mont paisible;
Souvent tu me verras inquiet et sensible
Arrêté sur tes bords en regardant ton cours.

psb

- S'il y a là une démarche qui annonce déjà Lamartine, nous y trouvons aussi tous les clichés, toutes les recettes, déjà périmées, des poètes du XVIII^e siècle. Chateaubriant dit :

- Tous mes premiers vers, sans exception, sont inspirés par l'amour des champs. Ils forment une suite de petites idylles sans boutons.

- Douces idylles en vérité. On y perçoit un air de flûte ou de pipeau, mais le chant ne monte jamais. L'heure de la grande symphonie romantique n'a pas encore sonné... Petite musique au clavecin, tristesse vague, mélancolie ou il entre plus de pose que de vrai tourment. Et pourtant, une pièce aussi maniérée que Forêt, une des toutes premières que Chateaubriant ait écrites dans les solitudes de Combourg, nous touche encore par sa grâce, par ~~ses~~ ses mélodies mineures et sa simplicité.

- Forêt silencieuse, aimable solitude
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré...
Dans vos sombres détours en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.
Prestige de mon cœur ! Je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse.
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh ! Que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains ! - Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux !
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles ;
Ces genêts ornements d'un sauvage réduit,
Ces chevrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, dans vos abris gardez mes vœux offerts !
A quel amant jamais serez-vous aussi chères ?
D'autres vous rediront des amours étrangères
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts.

- Nous voyons René dans la songerie et les silences du château de Combourg, surveillant l'âme des mousses et des vieilles pierres ; Nous le surprenons sous les voûtes gothiques des arbres, devant la mer, les cheveux en bataille, l'air inspiré, prenant plaisir à se

croire, à se dire très malheureux. Il rêve à des mondes vierges, à des continents sauvages, à des amours primitives, à des forêts plus hautes, plus mystérieuses, mais, dès qu'il se replie sur lui-même, c'est encore un paysage classique qu'il lève, une Arcadie du reste moins hellène que latine. Ces idylles, ces petites suites champêtres ou forestières, ces pastorales "sans moutons", font plus penser à Catulle, Tibulle et Virgile qu'aux bardes bourrus de Brocéliande. René, qu'il prenne la flûte ou la lyre, n'est pas loin d'imiter Apollon.

- Seul, le Châteaubriand prosateur, trouvera le chant de gorge l'incantation gutturale de nos ancêtres gaulois.

PHRASE MUSICALE

- Comme le Châteaubriand des poèmes, Auguste Brizeux est d'abord un latin. A l'exemple de son vieux maître le curé d'Arzano "il se composera un bréviaire où Virgile aura sa place". Ce n'est qu'après avoir quitté les bords du Scorff et du Blavet pour Paris qu'il sentira l'âme de la Bretagne palpiter en lui. Mais, comme dit Saint-René Taillandier, son ami et biographe : " si la Bretagne lui avait donné l'inspiration première, l'amour des choses simples, le goût des mœurs primitives, le pressentiment d'une merveilleuse harmonie; l'Italie lui donna la science exquise de l'art." Il aime la Bretagne par toutes les forces de l'instinct. Mais sa soif de culture et ses pérégrinations le porteront en compagnie d'Auguste Barbier vers Florence et Naples, puis vers Rome. Il traduit bientôt la Divine Comédie et l'amour de l'Italie le possède à ce point, que les premiers admirateurs de Marie ne reconnaissent plus leur poète, après la publication des Ternaïres.

- La transition était décidément trop forte, dit le biographe, entre l'élève du curé d'Arzano et l'artiste qui buvait le nectar

florentin dans son beau vase étrusque.

- Mais Brizeux reviendra vite à ses landes natales. Voici d'ailleurs qu'il annonce son retour :

- Des villes d'Italie où j'osai, jeune et svelte,
Parai ces hommes bruns montrer l'oeil bleu d'un celte,
J'arrivai plein des feux de leurs volcans sacrés,
Mûri par leur soleil, de leurs arts éivré.
Mais, dès que je sentis, ô ma terre natale,
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer,
Et les tristes sapins se balancer dans l'air,
Adieu les orangers, les marbres de Carrare !
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros,
Pour chanter les combats des loups et des taureaux !

- Après les musées de Rome, ^{et} les enchantements d'Ischia, Brizeux retrouve avec émotion et joie le pays de Marie.

- Marie, "la petite fleur de blé noir", a-t-elle vraiment existé ?

- Oui; "A certaine époque de l'année, écrit un condisciple du poète, nous avions le catéchisme que le curé nous faisait en langue bretonne. Tous les enfants de la paroisse d'Arzanô y assis- taient. On y venait aussi des fermes et métairies d'alentour... Nous remplissions l'église, d'un côté les garçons, les filles de l'autre. A la sortie, tant qu'on était dans le bourg, il fallait bien se contenir, et les filles en profitaient pour prendre les devants; mais, à un certain angle du chemin, dès que nous étions assurés de n'être pas vus, nous prenions notre volée et courions après elles. ~~Rux~~ C'est ainsi que Brizeux a connu Marie."

- Etait-elle jolie, cette jeune fille du Scorff ?

- Pas précisément, rapporte le même condisciple, mais il y avait chez elle une grâce singulière.

- Assez jolie en tous cas, pour que le gentil Brizeux l'eût re- marquée parmi ses compagnes du catéchisme. Plus tard, "dans sa

Ou sa taille lancée, ou sa peau brune et pure ?
Non ! J'aimais une douce et jolie créature,
Et sans chercher comment, sans me rien demander,
L'office se passait à nous bien regarder.
Je lui disais parfois : "Embrassons-nous, Marie," !
Et je prenais ses mains; mais vers sa métairie
la sauvage ~~frimée~~ fuyait ; et moi, jeune amoureux
Je courais sur ses pas au fond du chemin creux;
Longtemps je la suivais, sous le bois, dans la lande,
Dans les prés tout remplis d'une herbe épaisse et grande;
Enfin je m'arrêtais, ne pouvant plus la voir.
Elle, courant toujours, arrivait au Moustoir...

- Le poète se penche sur son passé et, sans déclamation aucune, retrouve avec délicatesse les pudeurs du premier amour.

- Rien de plus frais ni de plus original, dit Saint-René Taillandier, à la suave douceur des sentiments s'unit la franchise des peintures...

- Peinture de la vie paysanne, surtout :

- O maison du Moustoir ! combien de fois la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais ! - Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
Une grêle fumée au dessus, dans un champ
Une femme de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton si plaintif et si doux
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous.
Oh ! Les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyère,
Tout renaît comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir...

- On a dit : "qu'à moins d'y être contraint, on ne lit plus Brizeux." C'est avec fougue et fierté que M. Jacques Isolle prétend le contraire. Il écrit :

- Il semble non seulement qu'on lit toujours Brizeux mais que de nombreux lettrés et chercheurs, bretons ou non, s'intéressent à lui.

- Pour nous, le poète de Marie séduira toujours les âmes sensibles, les esprits élégiaques, les cœurs déchirants, déchirés, qui inclinent moins à la révolte qu'à la paix dans la mélancolie.

PHRASE MUSICALE

- Si la Bretagne des menhirs et des dolmens, des landes et des chemins de choux a eu son chantre en Auguste Brizeux, l'Armorique "rude aïeule de rochers et de tempêtes", trouve le sien en Tristan Corbière. Comme Brizeux, Corbière ira en Italie, moins pour visiter les musées et pour cultiver son ^{latin} ~~art~~ que pour soigner ses rhumatismes et pour sortir de ses habitudes.

- L'Italie, il s'en moque féroce. Ni classique, ni romantique, il veut être autre chose et dire le pays de la Bouline et des Gens de mer. Certes, à Naples, il écrit quelques sérénades, mais, c'est à Roscoff, sur un coin de table de la pension Le Gad, qu'il chante le plus juste, d'une voix gauche, rude, ironique.

- Jean Rousselot le dépeint : "Flandrin perclus et laid, épouvantail des jolies filles, botté jusqu'au ventre, raffalé jusqu'au bout, mystifiant son entourage et demandant à des facéties douteuses le soin de le préserver de la pitié des autres. Charles Le Goffic parle d'un "pauvre être folot, rongé de phthisie, et si long et si maigre et si jaune que les marins bretons, ses amis, l'avaient baptisé, an Ankon, la Mort". Quant à Jean de Trigon, il voit Tristan comme "un jeune homme au long visage étrange, d'une laideur étonnante, inoubliable." Il évoque aussi le Tristan travesti et raconte que le poète aimait à se voir autre.

- "C'était un fantôme couvert d'un linceul, un évêque mitré, un forçat coiffé d'un bonnet d'infamie, c'était une femme en falbalas. Chaque fois, l'extraordinaire visage aux paupières lourdes, à la bouche énorme et terriblement expressive, faisait grand effet!"

- Oui, Tristan était laid et il en souffrait. Mais, pour crier cette souffrance, pour la purifier en quelque sorte, c'est la langue torturante et barbare des Celtes, langue "taillée à coups

de hache" qu'il fait sienne. Mieux que Brizeux et Châteaubriand, il rejoint la lointaine Celtie et, s'il dit moins souvent bruyère, ajonc, genêt, il respire, il parle par humeur, comme un franc Breton qui n'a pas peur d'affronter la colère des hommes et des dieux. Ses poèmes nous font penser à ces calvaires de granit, mal éparpillés, qui proposent un message de malheur et de miséricorde à tous ceux qui, en Bretagne surtout, gardent encore le goût du sang âcre, du mysticisme fruste et de l'aspérité. Pour s'en convaincre, il suffit de relire la Rapsode foraine :

- Mère taillée à coups de hache,
tout cœur de chêne dur et bon;
sous l'or de ta robe se cache
l'âme en pièce d'un franc Breton !...
- Toi, dont la hanche tarie
s'est refait, pour avoir porté
la virginité de Marie
une mâle virginité !

- Servante-maitresse altière,
très haute devant le Très-Haut,
au pauvre monde, pas fière
Dame pleine de comme-il-faut !

Bâton des aveugles ! béquille
des vieillies ! Bras des nouveaux-nés !
Mère de Madame ta fille !
Parente des abandonnés !...

Fais venir et conserve en joie
ceux à naître et ceux qui sont nés,
et verse, sans que Dieu te voie,
l'eau de tes yeux sur les damnés !...

Prends pitié de la fille-mère,
du petit au bord du chemin...
Si quelqu'un leur jette la pierre,
que la pierre se change en pain !...

- A l'an prochain - Voici ton cierge :
(c'est deux livres qu'il a coûté)
...Respects à Madame la Vierge,
sans oublier la Trinité.

...

Et les fidèles, en chemise
- Sainte Anne, ayez pitié de nous ! -
font trois fois le tour de l'église
en se traînant sur leurs genoux !

Et boivent l'eau miraculeuse
où les Job teigneux ont lavé
leur nudité contagieuse
-allez : la foi vous a sauvé !-

Sont-ils pas divins sur leurs plaies
qu'auréole un nimbe vermeil,
ces propriétaires de plaies,
rubis vivants sous le soleil !

En aboyant, un rachitique
secoue un moignon désossé,
coudoyant un épileptique
qui travaille dans un fossé.

Là, ce tronc d'homme où croît l'ulcère
contre un tronc d'arbre où croît le gui;
ici, c'est la fille et la mère
dansant la danse de Saint-Guy...

Puis tous ceux que les Rois de France
guérissaient d'un toucher de doigt...
- Mais la France n'a plus de roi,
et leur Dieu suspend sa clémence.

Tas d'ex-voto, de carne impure
charnier d'élus pour les Cieux
chez le Seigneur ils sont chez eux !
- Ne sont-ils pas sa créature ?...

- Ça chante comme ça respire
triste oiseau sans plume et sans nid,
vaguant où son instinct l'attire :
autour des bon dieu de granit...

Ca peut parler aussi sans doute,
ça peut penser comme ça voit :
toujours devant-soi la grand'route
et, quand ç'a deux sous...ça les boit...

- Voilà le Cantique hideux, pouilleux et magnifique du plus
grand "poète contumace" que la France ait connu. Parlant de ce
poème, Yves-Gérard le Dantec affirme que "l'art de Villon s'y marie
à celui de Breughel dans le cadre naïf des vieilles coutumes re-
ligieuses."

- Ce qu'il faudrait dire aussi, c'est que Corbière est le seul
poète celtique moderne qui ait le sens de la kermesse, disons plu-
tôt du pardon, le sens de la foule et de la déchéance humaine. Per-
sonne depuis longtemps n'avait vibré aussi haut en Bretagne, per-
sonne n'a jamais été aussi pitoyable et aussi terrible pour son

semblable. La Geste de la Palud, toute ricanante, toute misérable qu'elle soit, reste le chef-d'oeuvre que Verlaine avait deviné. Ici, un Celte parle, un Celte souffre; qu'importe^{nt} ceux qui prétendent que Tristan n'était Breton qu'à moitié. Nous, nous reconnaissons sa voix, nous savons qu'elle est sortie amère et salée, mais pleine d'"accoups de génies" de la forêt de Brocéliande. Seul, un Celte ~~authentique~~ authentique peut se moquer de l'auteur d'Océano Nox, chanter l'océan et glorifier les pauvres de Dieu avec cette rudesse du mot qu'on roule longtemps comme un "boujaron". Seul, un Celte peut avoir cette véhémence dans la gorge, ce sens du cri barbare en même temps que cette douceur "pleine de lointaines résonnances" que l'on trouve dans les "Rondels pour Après".

- Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles !
Il n'est plus de nuits, il n'est plus de jours,
Dors !... en attendant venir toutes celles
qui disaient : Jamais ! qui disaient : Toujours !

Entends-tu leurs pas ? Ils ne sont pas lourds :
Oh ! les pieds légers ! - L'amour a des ailes...
Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles !

Entends-tu leurs voix ? ... Les caveaux sont sourds.
Dors : il pèse peu ton faix d'immortelles :
Ils ne viendront pas, tes amis les ours,
jeter leurs pavés sur tes demoiselles :
il fait noir, enfant, voleur d'étincelles !

TRISTAN CORBIÈRE

- Il est curieux qu'une telle poésie de chair et de muscles n'ait pas influencé davantage Anatole Le Braz et Charles Le Goffic. Après les mâles accents des Gens de Mer, après le cantique majeur de la Palud, nous nous attendions à trouver chez les suivants immédiats de Tristan quelque chose de cette fougue et de cette force. Mais non, pour le Braz et Le Goffic, tout s'est passé comme si Châteaubriand et Brizeux restaient les pôles premiers du lyrisme celtique; comme si Tristan n'était pas venu. Comme Brizeux, ils chanteront la fleur d'ajonc et la fleur de blé noir, comme Brizeux, ils cueilleront des brins de bruyère et donneront à la Bretagne

quelques cartes postales en couleur et quelques clichés de plus. Poésie sans aspérité, poésie de description et de bons sentiments, que le jeune protégé des Muses n'ose plus lire.

- Et pourtant, chez le Braz surtout, le sentiment de la mort - sentiment celtique ô combien - s'exprime avec profondeur et sincérité.

- C'est par un soir de mai que je voudrais mourir
les soirs de mai sont beaux; la terre va fleurir;
l'air est comme peuplé de voix inattendues,
et l'on sent Dieu qui passe au fond des étendues.

- L'amour, la légende : (landes pleines de diables et de korrigans, enchantements dans les brumes basses) -, la religion et la mort, que Saint-Pol-Roux appelle : la Dame à la Faux, voilà bien les grands thèmes de la poésie celtique .

- Mais Saint-Pol-Roux n'est pas Breton, on le dit provençal, né dans la banlieue de Marseille ?

- C'est vrai, mais il y a dans toute son oeuvre, une rare volonté de celtisme. Par exemple, "il professe à tel point le culte de la mort qu'il en fait de la vie". Il va même jusqu'à écrire avec l'enthousiasme qui était sa marque, que "la Bretagne est universelle et que toutes les races en retour se retrouvent en elle comme dans un cercle, le cercle du celtisme, lequel est assurément la bague circonférencielle du monde.

-Théophile Briant, son meilleur biographe et son témoin, dit que "le poète du Sud resta longtemps partagé entre la mer prosodique de la Latinité et l'Océan des Celtes aux ondences furibondes.

- Pour nous, l'Océan a eu finalement raison de la mer.

- Ce n'est pas par hasard en effet, que le Magnifique se fit construire un manoir shakespearien près de Camaret ! En s'instal-

lant sur ce promontoire lunaire, Saint-Pol-Roux entendait réconcilier la terre et la mer et pensait réaliser l'unité du monde. Il voulait aussi semer de la féerie parmi la population bretonne toujours assoiffée de merveilleux. Il voulait être le dernier Merlin, "le faiseur de miracles".

- Un jour de décembre, rapporte Théophile Briant, il fait afficher par un complice sur les murs de la commune un "célestogramme" du Père Noël invitant tous les enfants de Camaret à l'espérer sur le quai, le samedi 25, vers trois heures de relevée, en tenant à la main une branche de sapin ou de tamaris."

- Et Théophile Briant ajoute : " Il surgit en effet à l'heure dite, comme un personnage de lanterne magique, vêtu du costume traditionnel et décoré d'une grande barbe blanche. Il accoste, il déballe devant les enfants éblouis des centaines de jouets dont il a fait l'acquisition dans les bazars de Brest."

- Quand il s'en retournera par le même chemin, il déclamera un poème et dira une fois encore : Bretagne est univers.

- Quelle est donc cette race aux grands yeux de mystère
aussi nombreuse et pure que l'oiseau dans l'air.
Un de ces gâs sur chaque motte de la terre,
un de ces gâs sur chaque lame de la mer ?

Elle fut cette race la race première
avec son air sacré de descendre de Dieu,
Elle a gardé la foi sainte de la lumière
et son cœur analogue à la braise du feu...

Cette race épanchait l'éclatante harmonie
qui coulait de son âme ainsi que d'un moulin.
Elle engendrait, de part son multiple génie,
le chaste Perceval après l'ardent Merlin.
Un jour, elle dressa la noble Table-Ronde
où les héros, assis splendidement autour,
buvaient le sang magique de la Beauté blonde
en le métal béni du Graal et de l'amour...

Si jamais, advenant un fabuleux désastre,
on était projeté dans la nuit tout à coup,
l'épi de l'espérance et le rayon de l'astre
aprenant moissonné par la faux de l'Ankou,
si jamais les cites ne laissaient plus de trace,

Aux peuples dispensés par le fracas du sort,
dans un sursaut soudain, Dieu verrait cette race
assembler ses morceaux pour survivre à la mort.

Quelle est donc cette race aux grands yeux de mystère
aussi nombreuse et pure que l'oiseau dans l'air
un de ses gâs sur chaque motte de la terre
un de ses gâs sur chaque ~~matras~~ lame de la mer ?

Cette race est en toi, millénaire Celtie
d'azur et de sinople, Argoat sur Arvor,
qui laissas dans la glèbe où la coque engloutie
le meilleur de son être passessant d'or...

- Sur la grille de son manoir romantique, Saint-Pol-Roux aurait
pu afficher : "entrepreneur de métaphores". Le poète, de par sa vo-
cation, doit tout nommer, tout aimer. A ce jeu le Mage de Camaret
reste imbattable. Quand il appelle le chant du coq, "un coquelicot
sonore", il annonce déjà les automatismes et les fusées surréalis-
tes. André Breton l'a d'ailleurs reconnu comme un grand annoncia-
teur.

- Un tel souffle, dit-il, est de ceux qui emporte la gloire...
Saint-Pol-Roux a droit entre les vivants à la première place, et
il convient de le saluer parmi eux comme le seul authentique pré-
curseur du mouvement dit moderne...

- Voilà la poésie celtique plus salée, plus large, plus hardie,
plus neuve que jamais; la voilà qui retourne à l'incantation
barbare, à "la puissance magnétique des images"; la voilà à
l'avant-garde...

Max Jacob l'y maintiendra...

PHRASE MUSICALE

- Max Jacob !... Il y a quelques années, Jean Rousselot lui
consacra un livre d'une telle tendresse que le poète est passé
à jamais dans notre souvenir. Avant Rousselot, on avait déjà beau-
coup écrit sur l'auteur du Cornet à Dég, mais, les témoignages
des Salmon, Billy, Carco s'étaient surtout attachés à ressusciter

la silhouette bouffante et cownesque de l'aimable mystificateur qui péchait chaque jour rue Ravignan quitte à faire chaque nuit, oraison sur les dalles du Sacré-Coeur de Montmartre. Avec Rousselot, c'est le pénitent de Saint-Denoit-sur-Loire qui nous apparaît, vieillard claudicant, invariablement revêtu d'une pèlerine, faisant les honneurs de sa basilique en cicérone, en érudit, à ses amis visiteurs.

- Ni pitre ni saint, tel était l'homme.

- En vérité, ajoute Jean Rousselot, l'on se trouvait en présence d'un mime, le plus génial peut-être qui ait jamais vécu... d'un acteur incomparable qui se plaisait à multiplier ses rôles et qui passait sa vie à quitter la peau de l'un pour la peau de l'autre.

- C'est ainsi que Max Jacob, poète français né à Quimper, devint aux environs de 1926, Morven le Gaélique. Par amour du doublement, mais aussi par amour au pays d'Armor qui avait transfiguré son enfance. Julien Lanoé écrit fort justement :

- La poésie de Morven, c'est d'abord une poésie incarnée. Monologues, dialogues, chansons qui conservent toutes les inflexions de la voix humaine, le débit, la coupe de phrases, la tournure d'esprit, vive et imagée des Bretons de Cornouaille.

- Les demoiselles Quémeneur
ont une servante qui n'est pas comme les autres.
Manier l'aiguille elle ne sait pas
mais scier les bûches mieux que personne
et raccomoder le toit d'ardoises.

Les gendarmes disaient en entrant dans la maison :
"N'auriez-vous pas ici un artilleur
du nom de Pichavan ?

- Un artilleur, nous ne l'avons pas
mais une ~~jeune~~ fille de Pont-l'Abbé avec ses deux jupes de
drap

- La fille de Pont-l'Abbé déshabillée sera
"Il se nomme Jean et non Marie

- Allez-voir dans le bois de chênes

Allez-donc messieurs les gendarmes

"C'est là qu'il fait le bûcheron depuis ce matin
l'artilleur"

Les demoiselles Quemeneur disaient en se signant :
 "Tant de fois dans les nuits d'orage
 nous avons couché près de la bonne".

- Autour de Max-Norven, les jeunes poètes de la Celtie vivante se sont vite groupés. Pas une revue, pas un journal qui ne célèbrent le barde du "gentil Quimper" et qui ne publient de ses inédits. Théophile Briant, le Saint-Vincent de Paul des poètes lui est resté fidèle; Angèle Vannier qui a fait de longues randonnées avec Vivienne en Brocéliande aime ses cocasseries et ses pirouettes; Louis Guillaume parle de son oeuvre en majuscules; Michel Manoll garde ses lettres comme un trésor; Louis le Cunff, le blasonneur et le promeneur du Ponant met son bérêt de garde-côte; enfin, de sa bonne ville de Vannes, Paul-Alexis Robic cherche le chemin de Dieu qu'il a si passionnément cherché lui-même. Robic écrit :

- Mon Seigneur, j'ai tant à chercher
 avant que le jour ne se lève,
 ne regarde pas mes péchés
 ces boulets de nuit que je traîne.

Ne regarde pas dans mon âme
 chambre basse ou de mauvais anges
 toujours prêts à souffler ma lampe
 à longueur d'hivers se chicanent,

Mais ce pauvre coeur sec et sombre
 ce coeur de bois mort et de gel,
 ah ! prends-le Seigneur, et qu'il flambe
 comme la bûche de Noël!

- Comme Max Jacob et Paul-Alexis Robic, comme tous les Celtes, René-Guy Cadou saura traduire le langage éparpillé mais unique de son âme.

- Le Larousse dira peut-être un jour que René-Guy Cadou s'est éteint à l'âge de 31 ans dans un modeste village de la Loire-Inférieure que Michel Manoll appelle Louisfert en Poésie.

- Mourir si jeune, pour un poète, c'est mourir trop tôt. Les
 ne/
 moissons de poésie se font en effet que vers la cinquantaine, en-

corexant-il avoir su protéger le blé en herbe avec amour.

- Pour René-Guy Cadou, la poésie était sacrée ! Son poème est une conquête de lumière et de feuillage, une montée, une épiphanie, une explosion de foi végétale. On y trouve le visage de la femme aimée, les épaules bourruées du bocage breton, on y déploie partout l'amour de l'homme à l'usage de Dieu.

- Maintenant que les trains qui partent n'assurent plus la correspondance pour toutes ces petites gares oubliées sur le réseau de la souffrance
oh ! je crois bien que ce sera à genoux
mon Dieu ! que je me rapprocherai de Vous !

Le plus beau pays du monde
ne peut donner que ce qu'il a
myosotis ici et là
mais beaucoup d'herbe sur les tombes !

Oh mon Dieu ! j'ai tellement faim de Vous tellement besoin
de savoir
qu'un couvert en étain servir le bienvenu dans le plus mo-
deste de vos refectoirs...
Je crois en Vous Hôtelier Sublime ! Préparateur des Idées
justes et des plantes
N'allez pas redoutez surtout quelque conversion retentis-
sante !...

V

Considérez que je vous suis parent par quelque femme de
village

et par quelque vaurien d'ancêtre
L'une adorerait Votre Visage
L'autre s'est payé votre tête...

Ra

Pardon Seigneur ! pardon pour vos églises
et si j'ai galvaudé dans les champs
si j'ai jete des pierres dans vos vitres
c'est pour que me parvienne mieux votre chant !

qu'il fût porté par des oiseaux ou à voix d'homme
jeté là comme un bock sur le comptoir de l'harmonium
ou dans l'air comme un col de violon
à neuf heures du soir qu'elle était belle la religion !...

que n'ai-je su vous arrêter
quand vous alliez entre les saules
les bois de Justice à l'épaulé
comme un pêcheur aux carrelots...

En d'autres temps j'eusse été moine ou bien gardé les vaches
et pourquoi pas dans une leproserie de village
menant les doigts dans le soleil

Heureux celui qui naît en juin parmi les nielles
il connaît la beauté des choses éternelles !...

- Selon Charles Le Goffic, "les Celtes ont toujours été des
veilleurs. Ils sont sonnés bien des Dianas au cours des siècles
écoulés."

- René-Guy Cadou n'a pas manqué d'imiter ses ancêtres. Il a
sonné de plus en plus fort dans son instrument qui tient de la
lyre et de la bombarde et, d'une voix fraîche et fraternelle, il
a osé accueillir le monde malade à Louisfert, pour le sauver pres-
que malgré lui par le miracle de l'amour et de l'amitié. Certes,
nombreux seront ceux qui prétendront que Cadou chante plus haut
que le coq du clocher de Louisfert, mais personne ne pourra contes-
ter que la voix vite éteinte de ce poète ait été purifiée par
les pluies de l'Ouest.

- Les motifs retournés par le soc de sa poésie, écrit son
grand ami Michel Manoll, sont de bonne terre celtique.

- De cette terre rude mais jamais ingrate, accoucheuse de bardes,
de poètes et de prophètes qui sait donner aux hommes l'amour de
la lutte, l'amour de l'Amour, le goût du mystère et du merveilleux,
la hantise des manifestations surnaturelles, la joie des veillées
le plaisir et l'appréhension des navigations fabuleuses, le don
des légendes, enfin la puissance du cri qui transperce le bois
magnifique où le granit têtard des statues de Saint-Yves ou de
Sainte-Anne

- De Merlin à Morven, de Taliesin à René-Guy Cadou en passant
par ~~par~~ Châteaubriand, Brizeux, Corbière, Alfred Jarry, Jean-Pierre
~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~
Calloc'h, la poésie Celtique reste la prière d'un peuple que "le
bonheur rend triste" mais qui entend sublimer les mille combats
de la vie terrestre pour participer au banquet de gloire

que Dieu ne manquera pas de servir sur la table Arthurienne, à la phalange bénie des Saints, des Enchanteurs, des bardes, des chevaliers et des héros.

MOUVEMENT MUSICAL

FIN